

XYZ. La revue de la nouvelle

Rien

Douglas Smith



Number 145, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94811ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Smith, D. (2021). Rien. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (145), 79–82.

Rien

Douglas Smith

— C'EST RIEN, dit-il pour la énième fois.
Elle le regarde redresser sa cravate dans le miroir du vestibule. *Pour ne pas avoir à me regarder dans les yeux, pense-t-elle.*

— J'ai peur de rien ? dit-elle, alors je suis sûrement intrépide. Je n'ai pas l'impression d'être intrépide.

S'appuyant contre le cadre de porte de la cuisine, elle serre sa robe de chambre bleu délavé contre elle comme pour empêcher l'univers de s'effondrer. Elle reste à la maison. Encore une fois.

Il secoue la tête. Il fait souvent ça depuis quelque temps.

— Allez, il ne faut pas avoir peur pour rien.

Il prend son porte-documents, prêt pour une autre journée. Mais elle sait que ce n'est pas qu'une autre journée.

— Il n'y a rien dehors, répète-t-elle.

— Rien, dit-il, debout à côté de la porte d'entrée de leur petit bungalow. Tu vas travailler ?

Il sait que je n'irai pas, pense-t-elle. Mais s'il omettait de me le demander, ça voudrait dire qu'il accepte la situation. Il ne pourrait plus faire l'autruche.

— Non, répond-elle.

Elle regarde les muscles de sa mâchoire se crispent, savourant la clarté d'un stimulus et d'une réponse prévisibles.

— Bon, conclut-il sèchement avant de partir.

Elle entend la voiture s'éloigner et se sent aussi seule que lorsqu'il était avec elle. Elle est désolée qu'il soit en colère, mais il ne comprend pas.

Il ne comprend pas qu'il a raison.

Elle a vraiment peur de rien.

Elle prépare des toasts et du café, rassurée par la routine. Des vestiges de son quotidien avant que son monde change.

Attablée dans la cuisine, elle savoure l'odeur du café, la chaleur de la tasse dans sa main, les contours tranchants du

toast dans sa bouche, le son du croquant, la douceur de la confiture. Chacun de ses sens est désormais une ligne de sauvetage, serpentant hors d'elle, en quête d'un élément tangible au sein d'une réalité trop incertaine pour qu'elle s'y ancre.

Plus tard, assise sur le canapé, le téléphone sur les cuisses, elle continue à siroter son café, longtemps après qu'il a perdu sa chaleur, pour gagner du temps.

Enfin, elle appelle ses parents: elle compose l'indicatif régional d'un endroit si loin qu'elle devrait s'y rendre en avion, puis le numéro, comme si c'était la combinaison d'un cadenas. Lentement, avec précaution. Elle écoute, puis raccroche.

Hier, le téléphone avait sonné encore et encore. Aujourd'hui, pas de sonnerie. Silence.

Rien.

Un vide l'envahit, mais c'est une sensation éculée et rancie. Elle comprend qu'elle a perdu ses parents il y a belle lurette, depuis que leur pouvoir protecteur s'est évaporé. Ils ne peuvent pas la sauver. Ils n'ont pas pu se sauver eux-mêmes.

Estimant que se lancer dans le ménage est une légitime distraction, elle allume la radio pour écouter un peu de musique, mais n'arrive pas à trouver sa station préférée. Elle en choisit une autre et commence à épousseter. La station disparaît dans le néant. Aucun son. Pas même de la friture.

Trois autres stations. Le même scénario. Elle éteint la radio et cesse de faire le ménage.

Elle songe à dormir mais se ravise. Même ses rêves sont vides maintenant. Elle s'assoit et attend.

Il revient à la maison à la même heure que d'habitude, mais quelque chose a changé.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demande-t-elle autour d'un souper de restes et de silence.

— Rien, répond-il.

Elle attend. Elle sait. Il reprend enfin la parole.

— Je suis allé rendre visite à mon client.

Elle sait lequel. Celui de la banlieue.

— Et ? demande-t-elle, tout en sachant déjà ce qu'il ré-

— Il n'est plus là, dit-il.

— Il a fait faillite ? demande-t-elle. Elle joue le jeu pour lui. Elle fait semblant que le monde n'est pas sens dessus dessous.

— Disparu. Il n'y a plus rien.

— Rien ?

Comme il ne répond pas, elle lève la tête. Il pose son couteau et sa fourchette ; elle savoure le poids du cliquetis des ustensiles contre la table de la cuisine.

Il la regarde enfin dans les yeux. Il ouvre la bouche, mais aucun mot n'en sort. Prenant à nouveau le couteau et la fourchette, il les étudie comme pour en peser la réalité. Il secoue la tête et recommence à manger.

Il fait semblant de rien. Mais elle en a assez de faire semblant. Elle l'a vu dans ses yeux. Il sait.

Il va se coucher tôt. Elle reste éveillée, regarde la télé, passe d'une chaîne à l'autre, à mesure qu'une à une, les stations de la ville cessent de diffuser.

Elle continue à passer d'une chaîne à l'autre. La dernière chaîne disparaît. Pas d'image de test. Pas de friture. Tout se dissout lentement en un écran vide, mort.

Elle éteint la télé. Elle est assise dans le noir. Pas question de dormir. Elle a peur de ce qui l'attendra à son réveil. Si rien ne se produit pendant son sommeil.

L'horloge indique que c'est le matin. Elle n'ouvre pas les rideaux. Le gris qui se glisse autour des bordures, ce n'est pas la lumière du soleil.

Il devrait être réveillé à cette heure-ci. Elle tend l'oreille pour entendre les bruits qu'il fait le matin.

Rien.

Elle se lève et monte ; ses pieds sont silencieux contre le tapis usé. Ici, en haut, le plancher, le plafond, les murs semblent minces, sans substance. Une pâleur suinte sous la porte de leur chambre : c'est davantage la négation de l'obscurité et de la lumière qu'une vraie couleur.

Laissant la porte fermée, elle recule. C'est trop tard pour lui. Il n'est plus.

Il n'est rien.

Elle redescend et s'assoit sur le canapé. Pour attendre. Seule. Maintenant, elle est bel et bien seule.

Ça vient, mangeant d'abord les coins de la pièce, dévorant murs et plafond, rampant sur le tapis sur lequel elle a récemment passé l'aspirateur, louvoyant vers elle. Elle se rend compte, pendant que ça consume l'espace qui l'entoure, qu'elle est le centre d'une boule de réalité qui rétrécit. Ou bien, se dit-elle à mesure qu'elle s'en rapproche, c'est simplement ce monde qui s'échappe pour faire partie de ça.

Ça la touche; elle comprend.

D'emblée, il a mis le doigt sur ce dont elle avait peur.

Elle a peur de rien.

Rien. Le néant. Rien n'existe ici. Aucune lumière, aucun son, aucune odeur, aucun goût. Rien à toucher, rien pour la toucher. Seules ses pensées existent ici, et même ces dernières commencent à l'abandonner, pas pour s'échapper mais pour faire partie du néant.

À mesure qu'elles la quittent, elle sent qu'elle intègre aussi le néant. Bientôt, elle perdra son identité; il n'y aura plus de frontière entre ça et elle, plus d'elle.

Sa dernière pensée se forme, la quitte.

Elle...

n'est...

...

Nouvelle tirée du recueil *Chimerascope*
et traduite de l'anglais par Mélina Lau